

Eglise Protestante Unie de Toulon
Dimanche 30 juin 2024

Prédication : Marc 5, 21-43

Après avoir « clôt la bouche » de la mer démontée, au point que la puissance de ce miracle effraye ses disciples, Jésus calme un aliéné qui habite les tombes en chassant la légion de ses démons hors de cet homme, dans deux mille porcs, Jésus rencontre deux personnes : Jaïros, un chef de synagogue, dont la fille est en train de mourir, et une femme anonyme souffrant d'hémorragies.

La guérison de la femme hémorragique est intercalée dans le récit de la résurrection de la fille de Jaïros. L'imbrication de ces deux rencontres de Jésus invite donc à les lire ensemble comme porteurs d'un message commun.

Le verbe « *sauver* » revient deux fois dans ce récit. On peut le traduire par le verbe « *guérir* ». Mais le verbe « *sauver* » a pour l'évangéliste Marc une signification plus large et spirituellement plus profonde : sauver c'est un acte divin qui est signe du Royaume de Dieu. Quand Dieu sauve, il rétablit la personne dans son intégrité, corps et âme et dans sa dignité humaine.

La femme de notre récit est malade depuis douze ans, nous dit-on. La fille de Jaïros a douze ans. Le chiffre « douze » est dans la littérature antique un symbole de la plénitude. Il souligne pour la femme hémorragique l'ampleur de sa souffrance désespérée et dans le cas de la fille de Jaïrus, qu'elle n'est plus un enfant, mais mûre pour être mariée et donner bientôt elle-même la vie. Pour la femme comme pour la fille, un même péril menace : la vie s'en va (le sang signifie la vie, comme l'atteste le livre du Lévitique (17, 11-14)).

Mais notre récit rapproche davantage Jaïrus et la femme hémorragique. Dans leur souffrance, l'un et l'autre se reconnaissent comme des êtres en manque, des personnes vulnérables et c'est ce manque de vie qui fait qu'ils se tournent vers Jésus. Tous les deux viennent voir Jésus avec une demande insistante :

Jaïrus de façon explicite et la femme de manière cachée.

Dès que Jésus apparaît, Jaïrus se jette à ses pieds, et ceci dans un geste d'imploration, étonnant pour un notable d'Israël. L'évangile de Marc, ne rappelle-t-il pas à plusieurs reprises que les autorités juives, dont fait partie notre chef de synagogue, étaient en opposition totale avec Jésus ?

Mais le péril qui menace sa fille est tel que Jaïrus ose franchir le rideau de foule qui encercle Jésus pour lui adresser sa demande urgente.

Nous voilà devant un acte de foi, posé en risquant sa réputation et son autorité.

La foule compacte qui entoure Jésus est également un obstacle pour la femme aux pertes de sang, comme précédemment pour le paralytique introduit par ses amis à travers le toit de la maison de Capharnaüm (Marc 2, 1-12).

Poussée par l'énergie du désespoir, cette femme approche Jésus en cachette.

Elle est bien obligée de procéder ainsi, parce que ces hémorragies la rendent impure

aux yeux des juifs et l'excluent de la société de son époque. Elle commet alors la double transgression de toucher un homme et de le contaminer par son impureté (Lévitique 15, 19).

Ici deux êtres blessés qui sont face à leur vulnérabilité se tournent vers Jésus. Pour les deux la foule compacte représente un obstacle.

Pour Jaïrus comme pour la femme, bien qu'ils soient de statut social différent, la foule compacte, ce sont les conventions sociales et religieuses, la pensée majoritaire. Mais dans leur désespoir, ils sortent de leurs rôles.

Jésus se laisse toucher (au sens propre comme au sens figuré) par cette souffrance, Et ainsi touché, « contacté », ému, il offre sa présence, son écoute. Il leur ouvre un espace de confiance.

Notons tout de même que si chronologiquement Jaïrus se rapproche en premier de Jésus, ce dernier donne la priorité à la femme sans nom, poly-empêchée sur le plan physique, social et religieux. Sans voix, elle parle par un geste transgressif, contraire à toutes les conventions et qui la renvoie encore davantage dans les rangs des exclus de la société. La maladie et la mort dans les miracles sont toujours un indice du fonctionnement d'une société dans laquelle opère l'exclusion.

Jésus se penche donc tout d'abord sur la souffrance de cette femme sans voie, sans pour autant oublier la situation du notable religieux.

La guérison de la femme hémorragique n'est pas achevée par le fait d'avoir touché le vêtement de Jésus, même si ce geste est un acte de foi hors du commun. Elle doit encore rencontrer Jésus, vivre ce face-à-face qui la met devant sa vérité. Le texte nous dit que « *la femme, sachant ce qui s'était passé en elle, lui dit toute la vérité* ». Et la réponse de Jésus, sous forme d'une bénédiction, lui affirme cette bonne nouvelle : « *Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix !* »

C'est donc ce rapport entre vérité, foi et paix qui est le cœur de l'évangile.

Découvrant la vérité de mon existence humaine, fragile et blessée, je la confie à Dieu. Jaïrus est invité à faire preuve d'une foi aussi grande que celle de la femme. D'autant plus que, comme précédemment pour la femme hémorragique, la foule semble être un obstacle à l'expression de la foi. A quoi bon en effet visiter un cadavre au risque de se rendre impur (Nombres 19, 11) ? Mais Jésus entre dans la maison avec Jaïrus, il côtoie l'impureté et affronte la mort pour réveiller et arracher la fille de la mort.

Cette bonne nouvelle est pour ceux qui ont un nom et un statut social reconnu comme pour tous les anonymes de ce monde, les exclus de la société.

Le fait que les deux guérisons un même jour et dans une proximité géographique se déroulent en parallèle dit quelque chose sur l'étanchéité sociale.

Si Jésus n'abolit pas l'ordre social, la guérison physique signifie cependant pour la femme hémorragique le rétablissement de sa dignité humaine et sa réintégration dans la société comme dans la vie culturelle. Les prêtres aussi doivent la reconnaître comme pure.

Dans un monde où l'on idolâtre la force et l'intégrité du corps, l'hémorragie est l'image même de la faille, de ce qui affaiblit, de ce qui nuit au corps social et à la

pureté du culte. L'exclusion est alors la seule solution pour maintenir l'idée de puissance.

Certainement, cette femme doit y être pour quelque chose, n'est-ce pas ?

Dans la pensée biblique comme dans nos esprits encore aujourd'hui, le lien est vite fait entre la maladie et la culpabilité.

De là il n'est qu'un pas pour considérer toute différence comme une faille, une nuisance à l'intégrité du corps social, à sa pureté... Ces notions-là sont de nouveau dangereusement en vogue...L'antisémitisme et le racisme en sont les expressions les plus répandues, mais toutes les minorités sont concernés par ces fonctionnements.

Dans les évangiles, le miracle est la puissante mise en échec de toute logique d'exclusion. Avons-nous seulement compris à quel point le message et l'action de Jésus sont inclusifs ?

La condition de toute conversion ou ce qui va de pair avec toute conversion, est la reconnaissance de notre vulnérabilité et des peurs qu'elle génère, des injustices et des perversions qu'elle produit quand elle n'est pas reconnue et assumée !

Jésus le Christ nous guérit pour faire de nous non pas des êtres tout-puissants, auto-suffisants, mais libérés de nos peurs ! De la peur de l'autre il nous libère pour la relation avec l'autre. De la peur de mourir il nous libère en nous assurant que rien ne pourra nous séparer de son amour.

A Jairus, à la femme hémorragique comme à chacun de nous, Jésus le Christ se rend présent. Par son amour inconditionnel, il opère en nous cette conversion qui nous permet de regarder en face notre vérité. Ici, la vérité fragile d'un homme pour qui sa fille est toute sa vie. La vérité tout aussi fragile d'une femme, perdue dans la foule, dont la maladie empêche toute vie sociale et affective.

Il transforme leur fragilité reconnue dans la confiance en une puissance de vie !

Contre toute fatalité, en une force de résurrection !

Contre toute exclusion en une force de fraternité et d'amour.

Il est au milieu de nous et se laisse trouver.

AMEN.

Silvia ILL